

QUASIMODO 2024 B

Thomas le croyant

Deux petites remarques nous conduiront au cœur de la méditation de ce jour.

En lisant les Evangiles, il nous plaît de nous identifier à Jésus comme la figure la plus puissante, la plus sympathique, la plus innocente et la plus sainte, alors qu'avec notre humanité teintée de péché, nous avons très peu de chose en commun avec lui.

En lisant les Evangiles, il ne nous agrée pas de nous identifier à certaines figures comme celle des pharisiens, des scribes, des Sadducéens, des grands-prêtres et de ceux qui se présentent comme adversaires ou ennemis de Jésus. Bien qu'il n'ait rien de commun avec tous ceux-là, la figure de l'Apôtre Thomas ne nous attire pas davantage, car nous la comptons comme incrédule, alors que c'est à lui que nous ressemblons le plus.

Ce que je veux affirmer ici, c'est que Thomas est notre frère et que même en vertu de sa foi, il nous dépasse de loin.

Si son surnom "Didyme" signifie jumeau, c'est que Thomas est aussi proche de nous qu'un frère jumeau. Nous qui croyons que nous croyons, ce que nous avons de commun avec Thomas, c'est le doute. Il arrive parfois que le quatrième Evangile constitue certaines figures historiques comme symboliques. C'est ainsi qu'il fait jouer à Marie Madeleine le rôle de toutes les femmes à la Résurrection du Christ, alors que dans son récit de la Passion, il propose une plus ample liste de femmes. Pareillement, il concentre sur la figure de thomas le doute de tous ceux qui doutent et lui fait assumer le rôle de symbole de nous tous.

Il faut maintenant préciser qu'avec Thomas, nous avons en commun le doute tout simplement parce que nous avons la foi. De fait, nier Dieu, ce n'est pas douter, c'est le rejeter, c'est manquer de foi. Là, les ténèbres sont totales et sans espoir de lumière. Mais croire, c'est vivre dans un niveau de certitude qui ne se confond pas avec une certitude arithmétique, comme deux plus deux font quatre. La certitude de foi permet de partir d'un minimum de lumière pour avancer, dans l'espoir de plus grande lumière, jusqu'à l'entrée dans la lumière totale où, prédit l'Apôtre, *nous verrons Dieu tel qu'il est* (1 Jn 3,2). Ce qui manque aujourd'hui par rapport à cette lumière totale, c'est cela la zone du doute en nous. Nous ne pouvons pas quitter cette zone avant d'entrer dans la pleine lumière. Il y a donc le doute dans la foi et la foi dans le doute, et

le croyant chemine, comme disent les auteurs spirituels, dans le "clair-obscur". Il s'ensuit que le doute dans la foi ne peut pas être conçu d'emblée comme péché, pas plus que n'est péché la foi dans le doute. De même que la mort et la Résurrection du Christ sont comme deux faces de la même médaille, ainsi la foi et le doute en nous se mélangent, s'alternent et se distinguent. A ce point, la dialectique paulinienne nous vient au secours, comme une analogie explicative : *nous portons partout et toujours en notre corps les souffrances de la mort de Jésus, pour que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps* (2 Co 4,10). Vie et mort rythment l'œuvre de l'Apôtre : *la mort fait son œuvre en nous, et la vie en vous* (2 Co 4,12).

Mais si, avec lui, nous avons en commun le doute, Thomas a quelque chose de plus que nous : la prudence, qui explique son refus de croire immédiatement à la Résurrection. En effet la Mort violente de son Maître l'avait plongé dans une grande désillusion, et il n'entend pas en essayer une autre en adhérant à une proposition de joie facile, fût-elle l'hypothèse de la Résurrection.

Ce que Thomas a de plus que nous encore, c'est la foi. Ce disant, je ne me laisse pas aller à de l'ironie. La profondeur de son doute indique qu'il est mieux parti que nous pour être un croyant. C'est justement celui qui doute jusqu'à cette profondeur qui peut aussi témoigner d'une foi jusqu'à cette hauteur. Et Thomas formule cette foi dans une affirmation originale : *mon Seigneur et mon Dieu*. La foi de Thomas ne cède en rien à celle de l'Apôtre dont il est dit : *il vit et il crut* (Jn 20,8). Thomas aurait-il vu "son" Seigneur et "son" Dieu ? S'il l'avait vu, il n'aurait plus eu à croire. Il a donc cru sans le voir. Alors, ne vous avisez pas de voir Thomas exclu de la béatitude proclamée par le Seigneur : *heureux qui croit sans avoir vu*. De fait, Jésus ne lui avait montré que les plaies de ses mains et de son côté, mais c'est Thomas qui prend sur lui d'y voir "son" Seigneur et "son" Dieu. Ce qu'il professe dépasse ce qu'il perçoit, et cela respecte les normes de la foi qui est un au-delà de ce qui se voit et qui, pourtant, ne se passe pas de ce qui se voit.

Ce que Thomas a de plus que nous enfin, c'est sa capacité à sortir de l'incrédulité. Il ne se laisse pas engloutir par le doute. Tout en étant assez exigeant avec lui-même pour ne pas accueillir une joie facile, il reste ouvert à la nouveauté de la foi et à peine en perçoit-il des signes qu'il professe : *mon Seigneur et mon Dieu*. Il ne s'enlise pas dans l'échec apparent de la mort de Jésus, mais adhère à une perspective de victoire, dans le mystère de la foi.

Il apparaît que celui auquel nous ne voulons pas nous identifier est le plus semblable à nous (Thomas), alors que Jésus auquel nous voulons nous identifier nous est inaccessible.

Commençons donc à nous mesurer à Thomas et par là, nous pourrons atteindre le Christ dans la même profession de foi : *mon Seigneur et mon Dieu*.